

**LE DÉFI DE LA TRANSMISSION DE L'ÉVANGILE**  
**Conférence à La Réunion**  
*Saint Denis le vendredi 1<sup>er</sup> juin 2012*

J'aime bien ce mot *défi* parce qu'il a un double versant. Sur le premier, il dit une nécessité incontournable, mais aussi une difficulté à surmonter, voire une impasse à dépasser. Du coup sur l'autre versant, le mot défi peut exprimer une crise salutaire, une chance à découvrir, une richesse à retrouver, comme l'exprime l'expression « relever un défi ».

Je vous propose d'avancer en *quatre étapes*.

1. D'abord pourquoi transmettre ?
2. Quelles sont les raisons de la crise de la transmission
3. Les mécanismes de la transmission : tradition et traduction
4. Que cherchons-nous à transmettre comme chrétien ?

\*

## 1. POURQUOI TRANSMETTRE

### 1.1 Transmettre parce que c'est la condition humaine

D'abord nous sommes pris dans un processus de transmission, parce que cela est lié à *notre condition humaine*. Chaque être humain, en effet, n'est jamais le premier. Il a toujours été précédé. Dans la succession des générations, nul ne peut occuper le premier maillon de la chaîne, mais depuis toujours chacun a été institué dans son humanité par un autre que lui-même. Être homme et femme, c'est se savoir dépendant d'une réalité en amont de soi-même que l'on porte en soi. Une histoire nous précède dont nous sommes les héritiers. Chacun est l'aboutissement de cette histoire millénaire qui l'a précédée et qu'il récapitule en lui, consciemment ou non. Par cet héritage multiple, la transmission touche donc bien, au sens large, à l'*identité* qu'elle enracine et préserve. Finalement, *transmettre*, c'est reconnaître ce que l'on a reçu, c'est reconnaître que je ne suis pas l'auteur de ma propre vie. Et donc, si, à notre tour, nous pouvons transmettre, c'est parce que nous avons nous-mêmes *reçu*. Pour le chrétien c'est la prééminence de l'amour de Dieu, c'est le don d'une identité reçue de Lui.

### 1.2 Transmettre par reconnaissance

C'est pourquoi, et c'est la 2<sup>ème</sup> piste que je veux ouvrir, la transmission est de l'ordre d'une *reconnaissance* : dans les deux sens du mot reconnaissance, celui de *dire merci* et d'*être reconnu*. Transmettre, c'est *être reconnaissant d'être reconnu*, c'est-à-dire d'avoir reçu la vie et une identité, d'être inscrit dans une lignée, une généalogie, une appartenance. La transmission a à voir avec la *gratitude d'exister* et d'être le sujet de sa propre parole.

Pour le chrétien, c'est l'expression d'une reconnaissance pour la bonne nouvelle qu'il a reçue, qui lui donne une identité nouvelle et qu'il a vocation de transmettre à son tour. Elle suscite donc l'envie et le désir, ce mouvement qui porte à faire partager aux autres, notamment à la génération suivante, ce que soi-même on a reçu de bon, de précieux pour construire et orienter sa vie. La transmission est portée par cette conviction que ce qui est essentiel pour nous doit l'être aussi pour nos descendants. L'« action » de transmettre est fondamentalement une « action de grâce » pour ce que l'on a reçu.

### 1.3 Transmettre malgré soi

C'est la 3<sup>ème</sup> piste que je voudrais brièvement explorer. On transmet *malgré soi* et pas toujours pour

le meilleur. Nous voudrions transmettre nos bonheurs et nos excellences, et ne pas transmettre nos malheurs et nos blessures. Mais nous transmettons ce que nous ne voulons pas et nous ne transmettons pas toujours ce que nous voulons, pour reprendre, en les modifiant, les mots de l'apôtre Paul (Rom 7).

Quelqu'un a dit les parents *transmettent* comme ils *transpirent* et les enfants *reçoivent* comme ils *respirent*, j'ai envie d'ajouter pour *le meilleur* et pour *le pire*.

Ce transmettre « malgré soi », peut être constitué par des paroles ou des silences qui condamnent à la répétition d'une histoire malheureuse que l'on porte en soi, dont on ne peut se libérer : la culpabilité de ceux qui précèdent, leur peine, leur déception ou bien au contraire leur richesse et leurs titres de gloire qui nous écrasent.

Et ce qui est vrai au niveau des existences personnelles est vrai également au niveau de l'histoire. On peut penser à tant de régions du monde, emmurées dans un *passé* qui ne *passé pas*, déchirées par des haines séculaires. La transmission du malheur est parfois si prégnante que la *mémoire* devient une *prison*.<sup>1</sup>

#### 1.4 Transmettre par vocation

C'est dire que si on transmet de toute façon, si on transmet par reconnaissance pour ce que l'on a reçu, si on transmet parfois à son insu, transmettre est aussi une exigence. Il faut « se souvenir des belles choses » et aussi des moins bonnes car elles constituent aujourd'hui encore notre présent. On en vient à parler de « devoir de mémoire ».

C'est dire qu'il y a également dans l'acte de transmission un vouloir transmettre. C'est pourquoi la transmission a à voir aussi avec les notions de vocation, d'exigence, voire de commandement. Ce devoir de transmission est très clairement inscrit dans les Ecritures bibliques. Et d'abord dans l'expérience du peuple d'Israël et la mémoire de sa libération.

À travers des paroles et des gestes, le fidèle apprendra à ses enfants ce que Dieu a fait pour son peuple : « Ecoute Israël !... Les paroles des commandements que je te donne aujourd'hui seront présentes à ton cœur ; tu les répèteras à tes fils... Et demain quand ton fils te demandera : "Pourquoi ces exigences, ces lois et ces coutumes que le Seigneur notre Dieu vous a prescrites ?" alors, tu diras à ton fils : "nous étions esclaves du Pharaon en Egypte, mais d'une main forte le Seigneur nous a fait sortir d'Egypte..." » (Dt 6,4s et 20s)<sup>2</sup>

Dans le Nouveau Testament, on pense à la finale de l'évangile selon Matthieu : « De toutes les nations faites des disciples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit, leur apprenant à garder tout ce que je vous ai prescrit. » (Matthieu 28/19-20) Et l'apôtre Paul écrira aux Corinthiens : « Je vous ai transmis en premier lieu ce que j'avais reçu moi-même » 1 Corinthiens 15/3

#### 1.5 Transmettre pour se survivre

---

<sup>1</sup> Une prison dont on ne saurait pourtant se libérer par le silence, le refoulement et l'oubli, mais seulement en mettant des *mots* sur les *maux*, en nommant l'injustice et le mal commis. Je pense ici au film d'Amos Gittaï « Plus tard tu comprendras » et à cette réplique : « Tu ne peux pas refaire l'histoire. Il ne faut pas l'oublier. Tu ne peux pas la défaire non plus ». Car seul ce *travail de mémoire* peut éviter que la transmission ne devienne le lieu clos du ressassement du malheur et ouvrir peut-être au pardon, devenir promesse de libération et de réconciliation.

« Le pardon, écrit Hannah Arendt, est la seule réaction [...] qui agisse de façon nouvelle et inattendue, non conditionnée par l'acte qui l'a provoqué et qui (donc) libère des conséquences de l'acte, à la fois celui qui pardonne et celui qui est pardonné. »

Hannah ARENDT, *Condition de l'homme moderne*, (Agora, Pocket), Paris, Calmann-Lévy, 2000, pp.304 et 307

<sup>2</sup> « Ecoute Israël !... Les paroles des commandements que je te donne aujourd'hui seront présentes à ton cœur ; tu les répèteras à tes fils ; tu les leur diras quand tu resteras chez toi et quand tu marcheras sur la route, quand tu seras couché et quand tu seras debout ; tu en feras un signe attaché à ta main, une marque placée entre tes yeux ; tu les inscriras sur les montants de porte de ta maison et à l'entrée de ta ville... Et demain quand ton fils te demandera : "Pourquoi ces exigences, ces lois et ces coutumes que le Seigneur notre Dieu vous a prescrites ?" alors, tu diras à ton fils : "nous étions esclaves du Pharaon en Egypte, mais d'une main forte le Seigneur nous a fait sortir d'Egypte..." » (Deutéronome 6,4s et 20s)

Enfin on ne peut pas occulter le fait que transmettre est *une manière de se survivre*. On sent bien que la transmission a à voir avec *la finitude* et *la mort*. C'est bien pourquoi la difficulté à transmettre engendre un tel sentiment de *peur* devant l'avenir, car la transmission est pour toute société la condition de sa survie dans le temps.

« Nous transmettons pour que ce que nous vivons, croyons et pensons ne meure pas avec nous. »<sup>3</sup>  
Bref, nous cherchons à transmettre ce que nous sommes pour qu'il y ait encore demain des héritiers de *notre* histoire, de *notre* culture, de nos *valeurs* ou de *notre* foi.

En témoignent, chez les adultes, *la nostalgie* que leurs enfants, leurs petits-enfants ne connaissent pas ce qu'ils ont vécu à leur âge, leur *regret* qu'ils ne partagent pas ou plus leurs valeurs, leur *culpabilité* de ne pas avoir su les leur transmettre.

J'en vois des symptômes dans l'insistance lancinante dans l'Eglise et dans la société à « *faire quelque chose pour les jeunes* », surtout quand ils ne sont plus là, dans l'impatience à trouver des solutions, des recettes, face à une jeunesse effectivement désorientée voire désespérée (de récents sondages le montrent). Tout cela ne traduit-il pas une angoisse, en tout cas une inquiétude devant notre propre avenir ? Nous transmettons pour ne pas voir disparaître ce que nous sommes ou ce à quoi nous tenons.

Ce souci n'est pas illégitime. Mais je crois qu'il s'affiche d'autant plus que nous nous sentons menacés. Le désir de transmettre cache souvent des formes de repli sur soi. Au point de prendre trop de place, au point de nous situer nous-mêmes, ou l'institution dont nous faisons partie (Eglise, école, parti...), au cœur de l'acte de transmission.

\*

## 2. LA CRISE DE LA TRANSMISSION AUJOURD'HUI

Parler de la crise de la transmission aujourd'hui et de ses causes, c'est déjà aborder en creux ou de manière oblique ce qui constitue l'acte de transmettre. Je pointe *quatre causes*.

### 2.1 Un rapport au temps devenu problématique

Cette crise de la transmission s'explique sans doute, en premier lieu, par *un rapport au temps devenu problématique* dans notre culture. Nous vivons, en effet, dans une époque gouvernée par l'immédiat, l'éphémère et le provisoire, sous la pression d'un présent toujours plus présent et toujours plus pressé. Du coup, notre société semble ne plus disposer d'une mémoire vivante et c'est peut-être pour cela qu'elle se commémore sans cesse !

Comme si la multiplication de nos temps et de nos lieux de mémoire n'était qu'un substitut pathétique et un alibi à nos trous de mémoire. On perçoit une sorte de « fétichisation » de la trace historique (engouement pour les musées, souci de retrouver des racines, passion pour la généalogie...) pour pallier nos amnésies. Car au fond nous sentons bien que notre société n'est plus ordonnée à la reproduction et à la transmission de l'héritage, cet ensemble de rites, de paroles, de contenus, de valeurs qui la structuraient, assurant une continuité entre le passé et le présent. Il semble qu'aujourd'hui il y ait rupture de cette continuité.

Avec, pour conséquence, une « *mémoire en miettes* ». Et ce constat, observe Danièle Hervieu-Léger, « n'est pas d'abord un problème d'inadaptation des techniques pédagogiques utilisées pour "faire passer" un stock de connaissances », on voit qu'elles ne manquent pas, mais « il est structurellement lié à l'effondrement des cadres de la mémoire collective qui assuraient à chaque individu la possibilité d'établir un lien entre "ce qui vient d'avant" lui et sa propre expérience présente ».<sup>4</sup>

### 2.2 La fragilisation des institutions

<sup>3</sup> Régis DEBRAY, *Transmettre*, Paris, Odile Jacob, 1997, p.18

<sup>4</sup> Danièle HERVIEU-LÉGER, *La religion pour mémoire*, Paris, Le Cerf, 1993, p.241 et 186

Cela nous amène à la deuxième cause de la crise de la transmission, à savoir que les *structures* qui assuraient la transmission d'une génération à l'autre, *les institutions*, qui instituaient ce lien, sont aujourd'hui fragilisées.

On peut dire en effet que crise de la transmission et institutions en crise ne font aujourd'hui qu'un seul et même phénomène. En effet il n'y a pas de transmission sans inscription dans un collectif, une communauté, une institution. Si parfois, de façon pathétique, des parents confient leurs enfants en catéchèse à l'Eglise en disant : « *Essayez, vous, de leur transmettre quelque chose* », n'est-ce pas, entre autres, parce qu'il y a une sorte d'impuissance à transmettre lorsqu'on est seul ?

Nous en faisons tous l'expérience. Le processus de transmission ne doit-il pas toujours s'appuyer sur un collectif, sur *un groupe d'appartenance* qui partage des objectifs communs, des convictions et des solidarités ?

Ainsi, *la famille* dont on sait les mutations et les ébranlements dans un contexte où nul n'est enclin à prendre un engagement et nul ne s'estimera obligé de le tenir. Tout cela met à rude épreuve les liens constitutifs de la filiation et de l'inscription dans une généalogie perturbant gravement le rôle pourtant déterminant de la famille dans le processus de transmission.

Je pense aussi à *l'école*. Car les bouleversements de la vie familiale, les fragilités, les carences, les manques de la vie sociale, reportent sur l'école des demandes accrues auxquelles elle ne parvient pas toujours à répondre. De plus l'accélération des connaissances dans une société mue par l'innovation et la multiplication des réseaux de diffusion pose en termes nouveaux la question des savoirs à transmettre et celle des objectifs de l'enseignement.

Je pourrais aussi parler des difficultés de la *vie associative* à s'inscrire dans la durée, du discrédit qui pèse sur le *politique* et ses institutions et même parfois du soupçon à l'égard de *l'institution judiciaire*.

*Les Eglises*, quant à elles, jusqu'à une époque pas si ancienne que cela, encadraient par leurs rites et leurs fêtes, par leur catéchèse et leurs célébrations, la vie de la société et de chaque individu dans la société. C'est là que s'élaborait et se transmettait de génération en génération toute une mémoire religieuse et une appartenance. La poussée de la sécularisation a profondément bouleversé cela. Les Eglises n'ont plus d'impact sur la culture. Cela n'est pas sans conséquence sur leur propre « recrutement ».

Ainsi, les Eglises historiques ont longtemps vécu sur un modèle de développement relativement passif, basé sur l'approche naturelle par le canal familial de ceux qui devenaient leurs membres. Le gros des troupes était constitué par les enfants et les petits-enfants de leurs fidèles. Force est de constater que, depuis une trentaine d'années, cela ne fonctionne plus.

Cette crise de la *transmission* est sans doute une des raisons qui a relancé la réflexion sur *la mission* et suscite dans les Eglises historiques des initiatives afin de partager l'Évangile au-delà de leurs marges. Par certains côtés, la réflexion sur la transmission n'est pas très éloignée d'une réflexion sur l'évangélisation, la communication de l'Évangile, où il s'agit d'annoncer à celles et ceux qui ne la connaissent pas la Parole que nous avons reçue.

C'est dire à quel point cette réflexion sur la transmission a à voir avec la *catéchèse*. En effet, tant que nous vivions dans une homogénéité communautaire et que la famille portait l'éveil à la foi, que les jeunes venaient, accompagnés par des proches motivés, engagés spirituellement, que les questions religieuses n'étaient pas étrangères à l'enfant, les catéchètes avaient à approfondir, à structurer l'orientation, à donner un contenu à la foi. La catéchèse était un « enseignement religieux ».

Aujourd'hui, les enfants qui viennent au catéchisme sont pour la plupart dans l'ignorance religieuse la plus totale. Du coup, pour eux, la catéchèse est moins instruction qu'évangélisation : elle s'efforce de placer chacun devant la Parole, elle appelle à la foi avant de proposer un contenu structuré.

### 2.3 L'exacerbation de l'individualisme

Troisième raison à la crise de la transmission, qui va de pair avec l'effacement des institutions, c'est *l'exacerbation de l'individualisme*. Et nous savons combien l'individualisation du croire affecte le processus de la transmission. Nous sommes, en effet, en présence d'individus aucunement assujettis qui n'ont de dette envers aucune instance, des comptes à rendre qu'à eux-mêmes, et qui ne s'autorisent que d'eux-mêmes. « C'est mon choix » ! On voit les convictions communes s'affaïsser et les convictions personnelles érigées en absolu. C'est juste, vrai et bien dès lors que c'est sincère, authentique et émotionnellement fort. Ainsi, l'expérience vécue prend le pas sur les expériences transmises, condensées dans un savoir. Il est plus important d'expérimenter une vérité que de connaître un savoir reçu de la tradition. L'expérience présente, l'expérience vécue devient normative et légitimatrice. La sincérité et la transparence sont devenues normes et critères de savoir. C'est le temps de la « sincérité triomphante » !

Cette évolution, qui affecte gravement tout processus de transmission, n'est possible que par un effacement des instances de régulation, une délégitimation des instances et fonctions d'autorité.

## 2.4 La crise de l'autorité

Cela m'amène à la quatrième raison qui contribue à une rupture de la transmission à savoir *la crise de l'autorité*. L'autorité étant étymologiquement (*auctoritas* du verbe *augere*) ce qui augmente, ce qui fait grandir, ce qui fait changer pour devenir *auteur* de sa propre vie. Or, aujourd'hui, écrit Paul Ricœur, « nous ne savons plus très bien ce qui autorise l'autorité. La question a peut-être toujours existé, mais nous avons aujourd'hui le sentiment d'être au beau milieu d'une crise de légitimation, disons-le d'une décrédibilisation de l'autorité, des autorités, institutions ou personnes – crise soulignée par une réticence générale à faire créance ». <sup>5</sup> Je souligne ce mot *créance*. Car *créance*, *crédit*, *confiance*, *foi*, *fidélité*, ces mots ont même racine. Or comment une transmission peut-elle s'opérer sans autorité reconnue à une tradition, à des institutions, à des fonctions, à des personnes ? C'est-à-dire sans *une confiance* accordée à la parole de l'autre où s'enracine une fidélité.

Encore faut-il que ce lien à l'autre qui précède n'ait pas été blessé. Car il est difficile de croire quand la confiance en l'autre a été mal assurée ou qu'elle a été trahie. La transmission suppose cette *crédibilité*, c'est-à-dire la capacité à tenir parole, à ne pas mentir, à ne pas ruiner la confiance en *la parole*, qui est l'institution des institutions.

\*

## 3. LES MÉCANISMES DE LA TRANSMISSION : TRADITION ET TRADUCTION

### 3.1 Transmission et tradition

En effet *transmission* et *tradition* ont même étymologie. Et nous avons déjà souligné que ce qui caractérise la transmission c'est en effet, précisément, cette possibilité d'inscrire chacun dans une tradition, une mémoire, une histoire, une généalogie, une parole qui le précède. En même temps il faut refuser de nous laisser enfermer dans l'idée que la transmission serait la seule répétition du passé, mais toujours articuler en profondeur *tradition* et *innovation*. Il n'y a pas de transmission sans contestation de la tradition et donc sans modification de la tradition. Une tradition ne peut durer que pour autant qu'elle se renouvelle.

« C'est tout le problème de la tradition au sens large du terme qui se trouve ainsi posé : si une tradition peut mourir par dissolution dans la culture ambiante, elle peut aussi s'éteindre par asphyxie, faute d'avoir su se renouveler au contact de la culture englobante ». <sup>6</sup>

La transmission implique toujours de se risquer à une *traduction* afin de rendre compte aujourd'hui de ce qui a été reçu, dans des langages compréhensibles par le plus grand nombre, à partir des

<sup>5</sup> Paul RICŒUR, *Le Juste 2*, Paris, Editions Esprit, 2001, p.110

<sup>6</sup> Jean-Paul WILLAIME, *La précarité protestante*, Labor et Fides, Genève, 1992 Notamment ch.II « Protestantisme, théologie et société » p.142

questions et des défis de ce temps. Ainsi, transmettre, c'est faire office de traducteur, fût-ce au double sens qu'évoque la traduction pour les Italiens qui parfois l'assimilent à une trahison. Mais aussi au double sens du verbe *trahir* en français de *déformer* (il a trahi mes propos) mais aussi de *dire, parfois à son insu*, quelque chose d'essentiel (en disant cela il a trahi le fond de sa pensée). Nous ne pouvons jamais croire transmettre sans trahir en même temps.

C'est dire, nous l'avons déjà souligné, que dans l'acte de transmettre il y a toujours de la distorsion, mais aussi de la perte, du résiduel. La transmission ne transmet pas tout, elle retient des éléments et en laisse passer d'autres. C'est pourquoi, à propos de la transmission, Gabriel Vahanian utilise l'image de la passoire.<sup>7</sup> Dans le processus de transmission, il y a toujours de *l'intransmis*, de *l'intransmissible* même, et en tout cas un inaccompli à redécouvrir sans cesse dans le passé pour orienter le présent et imaginer l'avenir. Ce que Paul Ricœur appelle les « promesses enfouies ».

Ainsi, la fidélité à la tradition est la condition nécessaire pour innover, commencer et recommencer, car nul ne peut s'ouvrir à l'autre sans enracinement, et nul ne peut s'enraciner dans une identité sans la transformer.

### 3.2 Tradition et traduction

C'est peut-être parce que nous ne prenons pas bien la mesure de cela, parce que nous ne parvenons pas à mettre en corrélation, tradition et réalité présente, contenu et relation, que notre transmission nous laisse toujours insatisfaits. Ne serait-ce pas, notamment, parce que nous ne savons pas *articuler* de manière équilibrée ces deux mouvements de *tradition* et de *traduction*, que notre transmission est aujourd'hui mise en échec ? Or un des éléments qui fait passer de la répétition de la tradition à l'innovation c'est la relation existentielle qui provoque au changement. On voit bien aussi comment il peut y avoir des accentuations différentes suivant les familles confessionnelles.

Ainsi la tradition *catholique*, fera porter l'accent sur une certaine *immuabilité*, une certaine *fixité* de ce qui est *transmis*, ce que l'on appellera le « dépôt de la foi ». Avec les dérives que l'on sait. C'est ce que souligne le père de la Brosse quand il écrit : « Dans cette conception d'une transmission du dépôt de la foi n'y a-t-il pas eu une certaine matérialisation (chosification) de ce dépôt qui était à l'origine un message et qui est progressivement devenu un contenu ? [...] Or la foi n'est pas une chose. Elle est une vie. Le dépôt de la foi n'est pas un objet. Il est un esprit et une recherche ».<sup>8</sup>

En même temps il faut bien voir qu'aujourd'hui, en période de fragilité, insister sur la fixité de la tradition a quelque chose de rassurant et sécurisant. Ainsi, écrit Jean-Paul Willaime, « dans un monde qui doute et dont les repères éthiques deviennent problématiques, un crédit social est accordé à celui qui, contre vents et marées, maintient un discours de certitude [...]. On applaudit l'énonciateur de la norme et on applaudit la norme elle-même tout en sachant qu'on ne l'appliquera pas. »<sup>9</sup>

D'autres, au contraire, insisteront, unilatéralement parfois, sur la *traduction* et *l'innovation* au détriment de la *tradition*. Je pense bien sûr aux *protestants* : leur accentuation sur la Parole comme événement, l'importance qu'ils donnent à la relation, leur insistance sur le caractère second des institutions dont on a vu le rôle dans la transmission, leur rapport critique au symbolique, leur méfiance à l'égard du rite qui constitue un support éminent de la transmission, tout cela fait qu'ils n'ont parfois comme seule tradition, dit Olivier Abel, qu'une « tradition auto-nettoyante... » ! « Or, poursuit-il, qu'est-ce qu'une invention qui se tiendrait effrayée à distance de la tradition, sans oser y mettre la main, sans oser y puiser de quoi réinventer... »<sup>10</sup>

En même temps le désir de transmettre doit toujours laisser à l'autre la liberté d'être différent. Le

<sup>7</sup> Gabriel VAHANIAN, « Transmission et tradition », *Autres Temps*, n°48, Hiver 1995-1996, pp.6, 8, 9

<sup>8</sup> Olivier DE LA BROUSSE, « L'Eglise et la transmission du dépôt de la foi », *Cahiers de médiologie* n°11, Communiquer/Transmettre, Gallimard, 2001, pp.85-86

<sup>9</sup> Jean-Paul WILLAIME, (rédigé avec la collaboration de Hugues VERON), « Le pape, le stade et les jeunes », in : *Strasbourg, Jean-Paul II et l'Europe*, Paris, Cerf, p.108

<sup>10</sup> Olivier ABEL, « Institution, désaccord, génération » (II) in *Autres Temps*, n°62, Été 1999, pp. 64 et 66

psychanalyste Jacques Arènes parle de la « *violence de transmettre* ». <sup>11</sup> Cela me paraît important en un temps où nos propres incertitudes et nos propres peurs pourraient nous pousser à toujours reproduire l'autre à notre image, conforme à ce que nous voudrions. Je pense notamment à nos pratiques catéchétiques. Comment proposer clairement aux jeunes générations des convictions consistantes, tout en leur laissant la liberté de se les approprier, de les changer, de les contester, voire de ne pas y adhérer et d'affirmer leur différence ? Sans ressentir aussitôt cela comme un échec vécu dans la culpabilité et la mauvaise conscience.

Il y a là, nous le sentons bien un équilibre toujours provisoire à trouver, une tension dynamique à assumer, car la transmission n'est jamais « une opération mécanique. Elle est une relation qui met en jeu l'altérité et la différence. Elle ne vise pas la reproduction du même, sans quoi elle serait l'endoctrinement. Elle ouvre toujours l'espace de la réception, de l'innovation. Il n'est de chance de transmettre que dans un rapport de réciprocité. Nul ne transmet s'il n'est lui-même à l'écoute d'autrui. Plus la transmission touche à des réalités profondes, à des convictions, à des valeurs, plus elle implique un cheminement partagé, un questionnement réciproque, dont chacun(e) sortira modifié(e) ». <sup>12</sup> Parce que l'acte de transmission se vit dans la relation, c'est tout à la fois le message, l'agent de transmission, le destinataire, leur relation, qui se trouvent transformés.

\*

#### 4. QUE CHERCHONS-NOUS À TRANSMETTRE ?

J'en viens aux *contenus* de la transmission. Et notamment, que cherchons-nous à transmettre, en particulier en tant que chrétiens ?

##### 4.1 Une identité

On peut d'abord penser à la transmission des traces et des marques d'une *identité* : identité religieuse, confessionnelle, culturelle... Ces traces et ces marques insèrent visiblement dans une lignée, elles inscrivent dans une mémoire, elles situent dans une généalogie, elles marquent une filiation et dessinent une identité.

Nous savons aujourd'hui l'importance prise par le mot *identité*. Nous connaissons aussi les pièges de ce terme vague, à commencer par le repli crispé sur l'identitaire, porteur de fanatisme et d'exclusion à l'égard de l'autre différent.

Nous mesurons bien à quel point les protestants français membres ou issus des Eglises historiques, à cause de leur caractère de minoritaires, sont parfois attachés à définir et transmettre une identité protestante organisée autour d'un passé glorieux tenant lieu de présent, d'une culture élitiste et intellectuelle, de valeurs flatteuses (liberté, responsabilité, respect...). Je dois dire que je suis parfois agacé par ces protestants qui seraient prêts à mourir pour défendre une identité protestante mais qui ne font pas grand-chose pour faire vivre leur Eglise aujourd'hui ! Comme s'il suffisait de perpétuer une culture protestante pour être quitte avec la question que la Parole de Dieu pose sans cesse.

On peut aussi penser à la référence aux « valeurs chrétiennes de la France » pendant la présidentielle pour exclure et stigmatiser les autres religions.

Or on ne saurait réduire l'Évangile à des valeurs, à un comportement, ou à un « faire » structurant une identité croyante. Être chrétien n'est pas d'abord une identité construite et transmise, mais c'est une identité reçue, toujours nouvelle, d'un Autre que nous-mêmes. C'est une expérience chaque

<sup>11</sup> Jacques ARÈNES, *Souci de soi, oubli de soi*, Paris, Bayard, 2002, pp.189-215

<sup>12</sup> Gérard DELTEIL, Introduction au dossier « La transmission nous échappe-t-elle ? » préparé pour « *Débat 2000-2000 débats* » p.2

fois personnelle, spécifique, singulière qui naît de la rencontre avec le Christ.

## 4.2 Des valeurs

Pour autant, on ne saurait méconnaître que la foi, la rencontre avec Dieu, déterminent un certain nombre de comportements et de *valeurs* notamment éthiques.

Dans la suite de l'enseignement et des actes de Jésus, la catéchèse et la prédication chrétiennes appellent à une nouvelle orientation de l'existence où se transmet, de manière personnelle et collégiale, une parole crédible. Particulièrement aujourd'hui où l'on se méfie des doctrines, des systèmes, des institutions, la transmission peut passer par l'authenticité d'engagements où s'exprime une cohérence entre ce qui est dit et ce qui est fait. Si la foi est une rencontre, comment en témoigner, en rendre compte, en transmettre l'expérience en dehors de la relation et de la rencontre, avec tous les coefficients personnels qui entrent en jeu.

Sans tomber dans une théologie des œuvres ou dans l'exemplarisme, nous mesurons bien, notamment en catéchèse, que le témoignage personnel d'une vie qui a un sens peut assurer la transmission bien plus que des exposés doctrinaux sur la foi chrétienne. Nous avons déjà plusieurs fois souligné cette dimension existentielle de la foi.

Sur le plan communautaire, je pense aux actions diaconales où la Parole s'incarne et prend corps, au service de l'environnement humain, sur les points de blessure de notre société : blessures conjugales, psychologiques, sociales. Dans cette diaconie de l'accueil, du sens, de la solidarité matérielle, qui travaille à construire un monde plus juste et plus fraternel, implicitement ou explicitement l'Évangile peut se transmettre. Ce qui est en jeu ici, c'est ce que Félix Moser appelle « la crédibilité de la Parole »<sup>13</sup>.

## 4.3 Des gestes

Je ne m'éloigne pas du thème théologique de l'incarnation, si important dès qu'il s'agit de transmission, en évoquant maintenant la transmission *de gestes et par gestes*.

C'est-à-dire la cène, le baptême, les actes cultuels, les gestes liturgiques, ceux de la prière et du chant, mais aussi les fêtes, les cérémonies, les rites. Au-delà de la parole, la transmission met en jeu ici d'autres registres : le corps, les sens, le sentiment, l'émotion, la sensation, le symbolique, l'esthétique pour tenter de rendre compte de l'indicible. Or c'est vrai que, parfois, les protestants sont très cérébraux et tendent à réduire la transmission à ce qui se passe au niveau du discours et du raisonnable. Or la transmission passe aussi par la mémoire du corps, du ressenti, de ce qui nous touche et qui en nous touchant nous relie aux autres et à une histoire. C'est pourquoi cela concerne plus largement et plus fondamentalement notre rapport au *rite*, car le rite enracine. Il inscrit dans une tradition. Il implique une mémoire, une sensibilité, il met en jeu le corps. Il est la marque d'une appartenance. La transmission prend ici la forme d'une initiation à ce langage symbolique et aux ressources dont il est porteur.

Cette modalité de la transmission est peu présente, je l'ai dit, dans le protestantisme, contrairement au catholicisme plus riche en la matière. Avec d'ailleurs de drôles de surprises. Ainsi on voit des parents (souvent les plus engagés dans la vie de l'Église) ayant pensé garantir la liberté de leurs enfants en ne leur donnant aucun « signe » (pas de baptême, par exemple) rattrapés par les jeunes qui eux (vers 6-10 ans) en font la demande. Cela prouve que malgré le manque délibérément inscrit, peut-être même à travers lui, à cause de lui, une transmission s'est faite. Dans nombre de demandes d'actes pastoraux, les pasteurs discernent souvent une demande de rite. Il y a là un langage à entendre même si par ailleurs il faut toujours conduire la critique du ritualisme.

On sait à quel point le rite est important pour la transmission dans le judaïsme. Je cite ici l'une de ses représentantes : « Transmettre repose conjointement sur la mémoire d'un témoignage, exprimée par l'injonction "Souviens-toi" et sur l'enseignement des préceptes et du scrupuleux et minutieux

<sup>13</sup> Félix MOSER, « La Parole donnée : être crédible », *Bulletin du Centre Protestant d'Études*, septembre 1999, 51<sup>e</sup> année, n°4



accomplissement des rites énoncés, exprimé par l'injonction "Observe, garde" [...]. Dans le processus de transmission, le rôle du rituel est fondamental [...]. Ce que Dieu a accompli pour les patriarches et les ancêtres est aussi accompli pour celui qui rend la mémoire opératoire par la parole et par le geste ».<sup>14</sup>

On peut penser au rituel des histoires chez les très jeunes enfants et à la nécessité de redire exactement les mêmes termes à chaque fois.

#### 4.4 Un contenu de la foi.

Mais transmettre c'est aussi transmettre *un contenu de la foi*. Or il arrive parfois que notre insistance sur *le comment transmettre*, les vecteurs de la transmission, ne soit qu'un alibi à notre incertitude sur *le quoi transmettre*, c'est-à-dire le contenu de la transmission ! Il faut se méfier, pour surmonter les difficultés de la transmission, de la manipulation technicienne qui nous donnerait la possibilité ou le sentiment d'être plus efficaces !

Ce contenu, ce « *quoi transmettre* » peut être une formule brève. Ainsi Paul écrivait déjà : « Je vous ai transmis ce que j'ai moi-même reçu, Christ est mort [...] il a été enseveli [...] il est ressuscité [...] il est apparu [...] » (1 Corinthiens 15, 3ss.) Il soulignait à propos de la Cène : « J'ai reçu du Seigneur ce que je vous ai moi-même transmis : le Seigneur Jésus, dans la nuit où il fut livré » (1 Cor. 11, 23). Ce contenu à transmettre peut être un énoncé plus vaste et substantiel organisé dans un credo, une confession de la foi, un catéchisme, un ensemble de dogmes, un système théologique qui visent à traduire aujourd'hui le cœur du message chrétien.

En effet, si l'expérience de Dieu a toujours quelque chose de fondamentalement indicible, elle ne saurait demeurer muette sauf à se réduire à une pure émotion ou illumination hors parole et hors langage. Or pour imprégner et structurer toute la vie, la foi doit impérativement s'exprimer dans un langage, rendre compte de ce qu'elle vise et de Celui qu'elle rencontre. La foi ne saurait donc se passer de la cohérence d'un savoir théologique qui lui fournit une expression, un contenu, une inscription dans une tradition qui la précède, et de nouveaux langages toujours à inventer. Ce que l'on peut appeler une « intelligence de la foi ».

En même temps nous savons bien que ce contenu théologique peut vite dériver en orthodoxie à partir de laquelle on pratique l'exclusion de celles et ceux qui dévient par rapport à elle. Ainsi le père de la Brosse, que j'ai déjà cité, souligne que l'Eglise a parfois « cru transmettre la vérité du message évangélique, alors même qu'elle ne faisait qu'imposer une certaine orthodoxie parmi d'autres, une des diverses "bonnes manières de croire" ».<sup>15</sup>

#### 4.5 La Bible

Enfin on ne saurait parler de transmission pour des chrétiens notamment protestants sans parler de la transmission de *la Bible*.

Les Ecritures bibliques constituent, en effet, le témoignage rendu à Jésus-Christ. C'est par elles que le Christ se rencontre et se révèle, ce sont elles qui enracinent notre transmission sur le sol ferme de la première prédication chrétienne. Elles sont elles-mêmes déjà transmission, tradition et traduction, contenu et événement, expression de la foi et relation existentielle. Ainsi, elles ne sont pas un texte dont le sens nous serait donné une fois pour toutes et qu'il n'y aurait plus qu'à répéter (dans une forme de transmission fondamentaliste, qui est reproduction et répétition du même) mais des Ecritures elles-mêmes plurielles que chacun est appelé à travailler, déchiffrer, interpréter, pour y entendre la parole existentielle qui rend présent le Christ.

Mais si la Bible est un livre de foi, elle est aussi *un objet culturel* qui doit être transmis à tous, et pas seulement aux croyants. Elle est en effet une des composantes essentielles de notre culture, un réservoir de textes et de symboles qui a alimenté pendant des siècles la création artistique en

<sup>14</sup> Anne-Hélène HOOG, « Le judaïsme d'une génération à l'autre » in *Cahiers de médiologie* n°11, Communiquer/Transmettre, Gallimard, 2001, p.90-91

<sup>15</sup> Olivier DE LA BROUSSE, « L'Eglise et la transmission du dépôt de la foi », op. cit. p.84

Occident. Or, du fait de la sécularisation qui affecte le processus de transmission, nous constatons aujourd'hui une perte de la mémoire biblique qui frappe des pans entiers de notre culture au point que celle-ci est devenue indéchiffrable pour bon nombre de nos contemporains.

Plus largement, comme y invite Daniel Marguerat, l'une des tâches de la transmission « est de maintenir l'ouverture du débat, je dirais l'universalité du débat sur la question de Dieu. Le modèle est ici le Paul des Actes des Apôtres qui adressait la parole [...] chaque jour, sur la place publique, à tous ceux qui passaient (Actes 17/17) La Bible peut et doit être le théâtre d'un dialogue entre croyances et incroyances, d'où qu'elles viennent. »<sup>16</sup>

#### 4.6 La bonne nouvelle de la rencontre avec le Christ

Mais au travers et au-delà de tout cela, fondamentalement, ce que les chrétiens cherchent à transmettre, c'est-à-dire en fait à provoquer, c'est *la Bonne Nouvelle* qui surgit de la rencontre avec Dieu. En ce sens, le thème de la transmission renvoie à quelque chose de fondamental qui est l'Évangile. Cet Évangile, ce *salut par grâce*, n'est pas un point de doctrine à apprendre mais l'expérience d'une rencontre libératrice qui oriente toute l'existence. Ce n'est donc pas un dépôt à garder, une doctrine à sauvegarder, un objet à transmettre, une croyance à répandre, une morale à imposer, il est une Parole au travers de laquelle se communique le Christ, c'est une personne à rencontrer.

« Prêcher l'Évangile n'est rien d'autre que le Christ qui vient à nous, ou nous qui sommes amenés au Christ » dit Luther.

Et donc le « *quoi* » de la transmission chrétienne est en réalité un « *qui* ». *Qu'est-ce qu'il faut transmettre ?* Réponse : *quelqu'un*. Autrement dit, tout l'enjeu n'est pas seulement de transmettre *quelque chose à quelqu'un* (une information, un contenu de savoir, un message), mais de transmettre *quelqu'un à quelqu'un*. La foi chrétienne, ce n'est pas recevoir une information ou un contenu transmissible, mais c'est l'événement d'une rencontre avec le Christ. Or, cet événement nul ne peut le transmettre à un autre. Il ne peut pas être communiqué. C'est pourquoi, cette rencontre existentielle est toujours, à la limite, de l'ordre de l'*intransmissible* car personne ne peut vivre une rencontre à la place d'un autre. Il n'est pas au pouvoir de l'Église, ni des témoins de provoquer cette rencontre. Nous ne pouvons, au mieux qu'en préparer le chemin en renvoyant à cette présence qui est au-delà de tous les discours.

En effet, pour rencontrer *quelqu'un*, il faut au moins qu'un autre nous en dise *quelque chose*. Que *quelqu'un* le désigne tel le Jean-Baptiste du rétable d'Issenheim désignant de son doigt le Christ. Ce qu'on peut faire, c'est ouvrir un chemin, faire en sorte qu'il ne soit pas trop semé d'obstacles, c'est être pour un autre *occasion* de croire en donnant *un témoignage*.

\*

## CONCLUSION

En conclusion je dirai que le mot transmission évoque une course de relais, où chacun est au service du même but, faire avancer ce bâton qui s'appelle *le témoin*. L'image de la course illustre bien ce que le verbe transmettre évoque de mouvement, de solidarité, de communauté. En même temps, la limite de cette image c'est que dans la transmission de l'Évangile le témoin ce n'est plus un objet fini que l'on se passe de l'un à l'autre, mais c'est la personne chargée de la transmission. Ainsi ce qui est à transmettre passe d'abord par ce que sont les témoins, les parents, les catéchètes, les pasteurs -leur parole, leurs actes, limités, fragiles, risqués- et non par le contenu d'un dépôt de la foi immuable qui traverserait les siècles. Cela m'amène à *deux remarques* pour finir et ouvrir.

**1. La première** pour souligner que le témoignage ou la transmission ne seront jamais des choses

<sup>16</sup> Daniel MARGUERAT, « La Bible, une pomme de discorde ? », in : *Le protestantisme et son avenir*, Genève, Labor et Fides, 1998, p.58

faciles, des réalités évidentes pour lesquelles il pourrait y avoir des recettes ou des stratégies qui marcheraient à tous les coups. Dans le Nouveau Testament, c'est le même mot « *livré* » qui désigne la *passion* de Jésus et la *transmission* de l'Évangile. Jésus *livré*, abandonné, rejeté, crucifié et par là même *transmis*. Ainsi l'Évangile nous est livré comme une Parole sans cesse trahie, menacée, contestée, une Parole *transmise* parce que définitivement *compromise* avec la condition humaine et ses limites. Une Parole inséparable des témoins qui, à travers leurs corps, leurs forces, leurs voix, livrent l'Évangile et se livrent à l'Évangile.

2. En sachant, et c'est le 2<sup>ème</sup> point de ma conclusion, que nous ne sommes *pas maîtres du message* qui nous est confié, ni de sa transmission, ni de ses résultats. Nous ne savons jamais quand survient l'essentiel de la transmission. Il se produit parfois quand nous ne l'attendons pas, quand nous avons le sentiment d'être démunis ou inefficaces, quand ayant fait ce que nous avions à faire, nous pensons avoir rien fait.

Ainsi on peut avoir regardé des centaines de fois une œuvre d'art, entendu des centaines de fois un morceau de musique, et, puis soudain, un jour, on y découvre quelque chose qui suscite une émotion et une joie inattendues. De même on peut avoir lu de multiples fois un texte de la Bible, on peut avoir entendu de nombreuses prédications sur ce texte, et puis, un jour, la parole du prédicateur me rejoint au plus intime de moi-même, produisant l'événement existentiel de la rencontre avec le Christ qui demeure comme une grâce inattendue.

Je termine sur une note plus personnelle, en disant que ces deux remarques sont pour moi tout à fait libératrices. Elles gardent en effet de toute obsession du résultat, des activismes dans lesquels parfois nous nous épuisons et perdons courage, de nos regrets et de notre culpabilité lorsque nous ne parvenons pas à transmettre la joie de l'Évangile à nos plus proches prochains. Elles protègent d'un double écueil lorsque l'on envisage la transmission : celui de croire que c'est *facile* et que l'acteur de la transmission peut tout faire (professionnalisation et efficacité à outrance) et celui de croire que c'est *impossible* et qu'il ne peut rien faire (amateurisme et démission). Elles disent l'importance des témoins et tracent, en même temps, les limites de leur parole : préparer un chemin, ouvrir un espace, faire place pour qu'un Autre vienne. Car la transmission, et je termine par ses mots, passe par le renoncement à tout désir de maîtrise, par ce non-pouvoir sur l'autre. En termes théologiques, c'est l'Esprit qui est à l'œuvre. Or là où est l'Esprit, là est la liberté.

Michel BERTRAND  
FACULTÉ DE MONTPELLIER  
Institut protestant de théologie